



**HAL**  
open science

**Françoise Desbordes, Scripta varia. Rhétorique antique  
& Littérature latine, Textes réunis par Geneviève  
Clerico et Jean Soubiran, Louvain, Paris, Dudley, MA,  
Peeters, 2006 (Bibliothèque d'Études Classiques 48)**

Alessandro Garcea

► **To cite this version:**

Alessandro Garcea. Françoise Desbordes, Scripta varia. Rhétorique antique & Littérature latine, Textes réunis par Geneviève Clerico et Jean Soubiran, Louvain, Paris, Dudley, MA, Peeters, 2006 (Bibliothèque d'Études Classiques 48): Lectures & critiques. 2007, pp.173-175. halshs-00297200

**HAL Id: halshs-00297200**

**<https://shs.hal.science/halshs-00297200>**

Submitted on 15 Jul 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

public de chacun des mouvements, 1948 pour la théorie de l'information, 1957 celle du structuralisme, les deux courants partagent un certain nombre de points communs : le rôle de la seconde guerre mondiale et de l'École Libre des Hautes Études de New York rassemblant des exilés européens fuyant le nazisme, en particulier l'omniprésent Jakobson, le physicien Léon Brillouin ou le mathématicien Schützenberger.

Les deux courants sont tous deux issus de la redéfinition d'une notion commune à plusieurs disciplines, structure d'une part, information de l'autre, et partagent une ambition universaliste d'unité des sciences, fondée sur l'idée de processus sans sujet. Dans les deux cas, l'identité brouillée du post-structuralisme et de la seconde cybernétique a été provoquée par une trop grande ambition unificatrice et un succès spectaculaire notamment auprès du public, aboutissant même, pour la théorie de l'information, à son instrumentalisation par des groupes de pression économiques ou religieux, comme la secte Moon ou la scientologie. Plus intéressant pour l'histoire de la linguistique, est le parallèle qu'on peut établir dans le domaine des transferts entre disciplines : plus méthodologiques pour le structuralisme et plus technologiques pour la théorie de l'information. À cet égard, il est intéressant de rappeler le questionnement de l'historiographe du structuralisme, Thomas Pavel (1988), sur le choix fait par Lévi-Strauss dans les années 1940 de la phonologie plutôt que de la cybernétique comme modèle pour l'anthropologie.

Jacqueline Léon  
CNRS,

UMR7597 Université Paris 7, CNRS

#### Références

- Conway, Flo et Siegelman, Jim (2005). *Dark Hero of the Information Age. In search of Norbert Wiener the father of cybernetics*, New York, Basic Books.
- Dosse, François (1991 et 1992). *Histoire du Structuralisme*, 2 tomes, Paris, Ed. La Découverte.

Fehr, Johannes (2000). « Visible Speech and Linguistic Insight », Nowotny, H. et Weiss, M. (éd.), *Shifting Boundaries of the Real, Making the Invisible Visible*, Zürich, Hochschulverlag AG an der ETH Zürich, p. 31-47.

Fehr, Johannes (2003). « Interceptions et interférences: la notion de "code" entre cryptologie, télécommunications et les sciences du langage », Auroux, Sylvain (ed.), *Selected papers from the Eighth International Conference on the History of the Language Sciences, 14-19 September 1999, Fontenay-St Cloud*, p. 363-372.

Pavel, Thomas (1988). *Le mirage linguistique*, Paris, Les Editions de Minuit.



**Desbordes, Françoise**, *Scripta varia. Rhétorique antique et Littérature latine*, Textes réunis par Geneviève Clerico et Jean Soubiran, Leuven, Peeters, 2006, coll.: Bibliothèque d'Études Classiques, 48, VI-422 p., ISBN 90-429-1723-7

Françoise Desbordes, professeur de langue et littérature latines d'abord à l'Université de Poitiers (1988), ensuite à Grenoble (1988-1993), enfin à Toulouse (1993-1998), prématurément décédée à l'âge de 54 ans, fut une autorité en matière d'études anciennes et d'histoire des idées linguistiques, en France comme à l'étranger.

Les articles qu'elle avait écrits tout le long d'une vingtaine d'années ont été récemment recueillis par Geneviève Clerico, Bernard Colombat et Jean Soubiran en deux tomes, dont le premier vient de paraître. Publié dans la belle collection *Bibliothèque d'Études Classiques* des Éditions Peeters, dirigée par Jacqueline Dangel et Paul-Marius Martin, ce volume réunit les travaux qui portent sur la rhétorique antique et sur divers poètes et prosateurs latins.

La première section, sur laquelle nous fixerons notre attention, présente tout d'abord deux aperçus historiques : à partir des sophistes, le lecteur est invité à suivre un parcours à travers les plus anciens manuels (*tekhnai*) de rhétorique, Aristote, Hermagoras,

Théophraste, Hermogène, Cicéron et Quintilien. Loin d'être de simples galeries de portraits, ces deux essais de synthèse abordent des questions théoriques centrales, comme le rapport entre la dialectique et la rhétorique (à l'origine « deux formes de la *discussion contradictoire* » (p. 18), la première finira par traiter « des *énoncés minimum*, comme incarnation nécessaire et suffisante des éléments du raisonnement », la seconde s'occupera plus précisément « des *expansions paraphrastiques* ..., divers habillages d'un même contenu » [p. 20-21]) ou comme le lien instable avec les institutions qui, dans le transfert de la Grèce à Rome, et ensuite dans le passage de la République à l'Empire, entraînera, « le remplacement du jury populaire par le juge professionnel et de l'assemblée du peuple par le prince » (p. 40), un changement d'auditoire qui ne sera pas sans modifier les finalités elles-mêmes de la discipline, progressivement diffusée par l'école, et de plus en plus à la base de la production littéraire et de la réflexion sur le langage.

Les autres travaux de F.D. sont organisés selon la partition des tâches de l'orateur. L'invention, ou repérage des arguments, est illustrée par une enquête sur les procédés de l'argumentation, technique qui ne coïncide pas avec la démonstration des sciences exactes, mais qui consiste dans une démarche plus subtile, car « l'orateur ne part pas de vérités indiscutables, mais doit se livrer à de savants calculs sur ce qui est accepté ou ce qu'il pourra faire accepter à tel juge particulier, en dépit de l'opposition de son adversaire » (p. 69). Ce constat ouvre l'analyse détaillée des *pisteis* ou « preuves », « raisons à l'appui », qu'Aristote étudie dans sa *Rhétorique*, et qui sont classées selon la tripartition en véridicité, vérifiabilité, acceptabilité.

Suit une enquête passionnante sur la façon dont la question du silence a été perçue dans le cadre des *eskhématismena problēmata*, litt. « controverses figurées », des exercices d'école « consistant à construire un discours qui ne veut pas dire ce qu'il semble dire », le « degré ultime des procédures de transfert »

(p. 93), où un exposé est proféré à la place d'un autre.

Dans le cadre de l'élocution, ou examen du matériau verbal destiné à revêtir les idées repérées par le processus de l'invention, la question de l'ornement joue un rôle central. La distinction entre les figures de mot (*skhemata lexeos, figurae uerborum*) et les figures de pensée (*skhemata dianoias, figurae sententiarum*) n'étant pas toujours claire, F.D. se propose d'étudier les critères disparates et les taxinomies hétéroclites que l'on trouve dans les manuels antiques, pour enfin proposer, avec une grande perspicacité, un classement des figures de pensée basé moins sur les éléments de l'énoncé que sur les traits constitutifs de l'énonciation.

Pour ce qui est de l'action, le discours réellement prononcé, F.D. se penche sur la doctrine du rire chez Quintilien et, par l'analyse du comique qui est souvent « négation de la raison » (p. 128), elle souligne l'ancrage de cette partie de la rhétorique à la corporéité, aux gestes, aux grimaces, etc. : de ce point de vue, des bouffons, des mimes et même des fous se révèlent parfois plus efficaces qu'un orateur instruit. Aussi faut-il faire la distinction entre celui-ci et l'acteur, problème abordé dans un autre article, qui porte sur la manière dont les Anciens concevaient la « présentation de soi », une question complexe où il faut concilier l'efficacité oratoire et la nécessité de ne pas se dégrader. Cette étude, extrêmement stimulante, reconstitue l'arrière-plan philosophique des pratiques rhétoriques, notamment l'idéal stoïcien qui consiste à suivre la nature, confronté au caractère conventionnel et fluctuant des échanges entre les êtres humains — dans la société comme dans le théâtre —, qui peut être enseigné et maîtrisé.

Les trois dernières contributions concernent plus particulièrement l'éloquence romaine, que Quintilien s'efforce de caractériser en la comparant à ses sources grecques, notamment dans un texte célèbre, au livre XII de son *Institutio oratoria*, où le propre du style romain est censé résider non seulement dans le fait d'ajouter au style simple des modèles attiques l'art romain de

soulever les passions et de recourir à un meilleur ajustement rythmique, mais surtout dans les traits qualitatifs (sons, syllabes) et quantitatifs (mots) de la langue. Pour Quintilien, cette spécificité doit amener les rhéteurs romains à apporter tout leur soin à l'ajustement des mots et à l'ornementation du discours.

Un essai de définition du mot *controuersia* retrace l'évolution d'une pratique protéiforme qui se manifeste comme duel judiciaire, controverse en général — notamment avec l'opposition à la *disputatio* (*in utramque partem*) de nature plus proprement philosophique —, enfin comme controverse fictive des déclamateurs de l'époque impériale. C'est à ceux-ci qu'est consacré le dernier texte, une sorte de recueil de maints exemples d'un exercice cher aux écoles romaines, avec ses thèmes romanesques, voire extravagants, et ses plaidoyers véhéments.

L'ensemble des essais recueillis dans ce volume annonce la riche monographie *La Rhétorique antique. L'art de persuader* (Paris, Hachette Supérieur, 1996), que F.D. publia suivant l'heureuse formule de son autre chef d'œuvre, *L'Analyse linguistique dans l'antiquité classique* (avec Marc Baratin, Paris, Klincksieck, 1981), où un aperçu historico-théorique est suivi d'une anthologie de textes originaux donnés en traduction. Mais si les deux essais initiaux des *Scripta uaria* prennent une forme plus achevée dans la monographie de 1996, les autres chapitres demeurent une référence essentielle pour quiconque s'intéresse à la rhétorique — non seulement ancienne — et, plus généralement, à l'histoire des théories linguistiques. Ils témoignent de l'importance de ces « matériaux pour une science ou des sciences futures qui sauraient en tirer parti, comme Aristote avait commencé à le faire en cherchant le pourquoi et non le comment de la persuasion » (p. 65).

La publication très soignée et l'impeccable saisie des textes originaux s'ajoutent à la qualité du contenu, justement mise en valeur aussi sur le plan formel. On attend avec impatience le second volume, consacré aux

études de linguistique ancienne, qui sera publié dans une collection des Presses de l'E.N.S. de Lyon.

Alessandro Garcea  
Université de Toulouse 2



**Heller-Roazen, Daniel,**

*Echolalies : essai sur l'oubli des*

*langues*, Traduit de l'anglais par Justine

Landau, Texte entièrement revue et augmenté

par l'auteur, avec la collaboration d'Agathe

Sultan, Paris, Seuil, 2007, coll.: La librairie du

XXI<sup>e</sup> siècle, ISBN 9782020859240

Le titre proposé « Echolalies. Essai sur l'oubli des langues » étant un peu mystérieux, il vaut mieux proposer, pour commencer, l'explicit de la page 4 de couverture :

« Répétition automatique de mots prononcés par autrui : c'est ainsi que les scientifiques ont défini, depuis le dix-neuvième siècle, le phénomène exceptionnel que l'on nomme écholalie, dont l'étude relève, dit-on, de la psychologie. Sans se borner à cette acception médicale, Daniel Heller-Roazen donne à l'écholalie un sens inédit, qui la mène jusqu'à ce seuil où elle se confond avec le concept même de langage. Dans de courts chapitres qui tiennent à la fois de la fable et de l'essai, une seule thèse s'énonce : chaque langue est l'écho d'une autre, dont elle ne cesse de porter témoignage. Plus radicalement, chaque langue est l'écho de ce babil enfantin dont l'effacement a permis la parole. »

Duo/duel chez beaucoup d'hommes de la conjugaison : présence/absence des langues. Remarquablement chez Daniel Heller-Roazen dont la vie est, à cet égard, exemplaire. Il reçoit une éducation francophone dans une ville anglophone : Toronto. Il obtient un BA à l'Université de Toronto avec approfondissement des études latines et grecques, puis se spécialise en allemand à Johns Hopkins University ; il approfondit ensuite des études médiévales privilégiant les rapports entre langue et philosophie. Sa soif des langues devient dévorante : il étudie l'arabe classique, l'hébreu biblique, l'ancien français